

PORTRAIT POLITIQUE DES FRANÇAIS A LA VEILLE DES ELECTIONS

L' Espace Catherine de Sienne reçoit, ce 13 février 2012, Pascal Perrineau, politologue français qui a enseigné à l'Université de Tours et qui dirige maintenant le CEVIPOF, le Centre de recherches politiques de Sciences Po Paris. Il aborde ce soir la question de savoir quelle est la marge de manœuvre des politiques dans un monde globalisé et, plus largement, de ce qui fait sens pour la majorité d'entre nous en matière politique, en s'appuyant sur son dernier ouvrage « Le choix de Marianne : pourquoi, pour qui votons-nous » (Fayard, février 2012).

Le professeur de sciences politiques se propose d'abord d'explicitier les clivages qui donnent sens aux combats politiques et peuvent orienter les attitudes et les comportements politiques. D'abord trois anciens clivages, toujours à l'œuvre mais en pleine crise. Par rapport au clivage gauche-droite, les repères s'estompent : n'est-ce pas sous le gouvernement de Lionel Jospin, socialiste, qu'on a le plus privatisé ? Pour la génération Erasmus, le clivage gauche-droite n'est plus pertinent. Le clivage des classes sociales, lui aussi, est brouillé : les bobos votent à gauche (et c'est vrai partout en Europe) alors qu'un tiers des ouvriers votent pour le FN. Il en va de même pour le clivage territorial. Avant, un paysan du Limousin ne votait pas comme un paysan de Vendée. Maintenant, avec la mobilité généralisée, une société cosmopolite se met en place et les traditions territoriales s'estompent.

Puis, Pascal Perrineau traite des trois nouveaux clivages qui se substituent, progressivement aux précédents. Le clivage européen : au Parlement européen, une alliance se dessine entre la droite modérée et la gauche modérée alors que les communistes rejoignent les souverainistes. Le clivage de la globalisation, qui divise ceux qui pensent qu'ils ont plus à perdre qu'à gagner de l'ouverture des frontières et ceux qui pensent le contraire (« la France d'en bas » et « la France d'en haut » pour reprendre l'expression de Jean-Pierre Raffarin), les premiers voulant revenir sur un isolat national avec Jean-Luc Melenchon et Marine Le Pen. Enfin, un troisième clivage, qui porte sur les valeurs (les américains parlent de « value voting »). Très schématiquement, un pôle autoritaire s'oppose à un pôle libertaire. Le piquant, c'est qu'à gauche comme à droite, on retrouve des adeptes des deux courants.

L'élection n'est pas seulement le moment où s'expriment ces clivages, précise l'orateur. Elle est aussi une réponse à une question posée dans un certain contexte spécifique. Les problèmes de 2012 ne sont pas les mêmes ceux de 1974 (par exemple, en matière de chômage). Or, en 2012, on peut parler d'une véritable société de défiance. Défiance vis-à-vis des hommes politiques, défiance vis-à-vis de l'avenir (les Français sont plus pessimistes que les Afghans ou les Moldaves !) et défiance vis-à-vis du président sortant.

Puis vient le temps des questions : le financement des partis, le clivage secteur public/secteur privé, le vote des catholiques, etc. Faute de place, nous ne retenons ici que la réponse de Pascal Perrineau à cette dernière question. Les catholiques pratiquants réguliers placent Nicolas Sarkozy largement en tête dans les intentions de vote avec 47,5 % contre 25,5 % pour l'ensemble des Français et inversement ils ne sont que 9% à se prononcer en faveur de Martine Le Pen contre 17 % pour l'ensemble des Français. Pourquoi les catholiques pratiquants réguliers résistent-ils mieux au vote FN ? Pour deux raisons, d'une part, en raison de la proximité avec une institution qui à travers la Conférence des évêques de France qui a maintes fois dénoncé la stigmatisation des migrants et d'autre part,

en raison de leur foi. En effet, que serait la foi catholique sans le rapport à l'Autre ?! C'est cette belle phrase de Pascal Perrineau qui nous servira de conclusion.



Légende photo : Pascal Perrineau, le 13 février 2012, à l'Espace Catherine de Sienne

